

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

TRISTE FIN DE LUTHER

Un écrivain allemand a publié, il y a quelque temps, une étude pleine de recherches sérieuses sur ce triste sujet.

Les ETUDES RELIGIEUSES, qui se sont occupées de l'ouvrage de M. Mayunke, rappellent que dans les dernières années de sa vie le prétendu réformateur ne cessa d'être poursuivi par des remords et des idées noires. Il avoue lui-même, dans ses PROPOS DE TABLE, que souvent, quand il prenait un couteau, la pensée lui venait d'en faire usage contre lui-même. Au-si avait on fini par charger un valet de veiller sur lui pour prévenir un suicide.

La veille de sa mort, il fit bonne chère, selon son habitude, et écrivit sur la muraille son dernier cri de haine : « Vivant je fus une peste pour toi, Pape ! mort, je serai ta mort ! »

Il se mit au lit le lendemain, il avait vécu. Cette mort subite donna lieu à des rumeurs que son panégyriste Cœlius constata imprudemment dans son oraison funèbre. En vain, publia-t-il ensuite une relation portant que Luther avait eu une fin paisible et édifiante on n'en crut rien. La tradition d'une mort violente s'est maintenue.

Du reste, le valet de Luther, celui qu'on lui avait donné pour veiller sur lui, que la fin tragique de son maître fit revenir au catholicisme, protesta solennellement que, la veille de sa mort, il avait aidé ses compagnons, à porter Luther, absolument ivre dans son lit, et que le lendemain en revenant pour l'habiller, il l'avait trouvé pendu et horriblement défiguré. On lui fit promettre, à prix d'argent de ne pas révéler ce qu'il avait vu et l'on répandit dans le public le bruit d'une mort soudaine et néanmoins naturelle.

B. DES F. C.

L'ÉTHÉR POUR AIDER A LA DIGESTION

Trad— du Scientific American — 6 Fév. 1892

(Pour la Famille.)

L'effet de l'éther sur l'économie digestive des personnes en santé a été récemment expérimenté par le Dr Guriéff ; qui donna trente gouttes d'éther sulfurique à six personnes en santé pendant leur dîner qui consistait en une demi-chopine ($\frac{1}{4}$ de livre) de soufre, quatre onces de viande et six onces de pain.

Il constata que l'éther avait eu pour effet de stimuler l'action des glandes gastriques, d'augmenter la quantité d'acide hydrochlorique libre dans le jus gastrique et d'augmenter aussi les mouvements péristaltiques de l'estomac, en même temps que son pouvoir d'absorption ; et de produire ainsi une action favorable sur la digestion gastrique. Le même résultat fut obtenu en administrant l'éther, au moyen d'injections *hipodermiques*. Il paraît donc, qu'il faut en attribuer les effets, à une action plutôt générale que locale sur la membrane muqueuse de l'estomac. Le Dr. Guriéff est porté à croire qu'il s'opère une stimulation des centres céphaliques ; il se base pour cela, en partie, sur les observations faites par Bekhtereff et Miloslevski et aussi par Pavloff et Shumova-Simanovskaya, observateurs Russes, sur la dépendance des fonctions gastriques, du système central nerveux. Voir le *Lancet*.

G. F. B.

TACHES D'ENCRE

Lorsque les enfants étudient leurs leçons ou préparent leurs devoirs, il leur arrive assez souvent de renverser leurs encrriers, et de tacher ainsi les tapis de table. Si ce tapis est blanc, étendez immédiatement la partie tachée au-dessus et autour d'un bol ; coupez un citron en deux, pressez-le pour en faire répandre le jus sur la tache d'encre ; celle-ci disparaîtra comme magiquement. Frottez ensuite la tache avec du bon savon jaune, et rincez la partie tachée dans de l'eau froide légèrement colorée de *bleu*. Si vous n'avez pas de citron, procurez-vous du sel de citron chez un pharmacien ; mettez-en sur la tache, puis versez-y de l'eau bouillante, et la tache disparaîtra instantanément. Si le tapis est en damas de couleur, lavez immédiatement la partie tachée dans de l'eau tiède avec du savon, et frottez-la ensuite avec un linge net jusqu'à ce qu'elle soit presque sèche.

A ROME : PAR CI, PAR LÀ.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Lundi, 21 avril. J'ai vu le Saint Père à 7 heures ce matin, je prenais la route de St Pierre par le chemin que vous savez. Les petits chars ne marchent pas encore ; en Italie, ils mettent du temps le matin à se mettre en mouvement, comme toutes choses du reste. Pas de voiture sur la place publique, les pèlerins italiens qui remplissent la ville par milliers les avaient employés. Il fallait faire le trajet à pied.

Arrivé au Pont Saint-Ange, la foule se pressait. Une file de voitures chargées allait, une file de voitures allèges venait. Tout cela avançait le petit pas, et les piétons s'en retiraient comme ils le pouvaient. Sur la place St Pierre, il nous fut donné plus d'espace et plus d'air. Un flot de population incessant, intarrissable, s'engouffrait dans le portique de Charlemagne ; un tas de billets s'entassait à la porte assez gros pour charger une grande charrette. Enfin quinze mille personnes se promenaient sous les voûtes de l'immense basilique ; et je vous assure qu'il y avait de l'espace pour en mettre trois ou quatre fois autant. Les uns se pressaient comme des harengs sur le chemin que devait suivre le Saint-Père, bordé de haies de gardes suisses. Les autres étaient grimés sur les corniches, sur les confessionnaux, sur les pilastres, partout où il était possible de se jucher. Une anglaise était assise sur les genoux de la Statue de St Pierre, et de temps en temps elle lui flattait la joue de ses mains. Enfin le Pape parut, porté sur sa chaise. Il s'éleva de la foule une vaste acclamation, semblable aux roulements du tonnerre ; puis un murmure continu se prolongea comme le clapotis de la vague sur le bord d'un grand lac. Quand des trompettes, les cloches et les clochettes annoncèrent l'élévation, toute cette foule tomba à genoux, le silence le plus profond s'établit ; puis reprit, pour ne plus cesser, le gémissement des flots clapotants. Après la messe du Pape, une messe d'action de grâce. Le Pape se retire dans un pavillon dressé dans une chapelle pour prendre son déjeuner. Ensuite il se met à recevoir

les pèlerins par groupe, et la cérémonie dura jusqu'à trois heures de l'après-midi. A onze heures, je revins à ma Villa della Presentazione, où j'arrivai juste pour le dîner. Cette après-midi, il fallut reprendre le temps perdu ; je ne sortis que vers six heures pour humer une bouffée d'air pur. Bon soir !

Mardi, 22 avril.— Je suis dans les épreuves par-dessus la tête, pas les épreuves qui portent le nom de croix, mais celles qui viennent de l'imprimerie. Samedi soir j'ai fait un marché serré avec M. Béfani pour l'impression d'un nouveau mémoire.

Voici ce qu'il me signait : " Je m'engage à imprimer pour vingt francs par quatre pages, même format, même caractère et même papier que le mémoire de Mgr Gibbons sur les chevaliers du travail, cent exemplaires du mémoire sur les comptes de l'abbé J. B. Proulx, avec permission pour lui de faire de courtes corrections, d'ici à samedi soir. Si l'ouvrage n'est pas livré au jour dit, je perdrai cent francs sur le tout. Je reconnais avoir reçu cent francs en acompte. Rome 19 avril 1890. A. Béfani. P. S. Prière d'avoir les épreuves corrigées le matin après leur délivrance, à 10 heures au plus tard. A. B. "

Hier au soir je recevais la note que voici : " Je vous envoie les premières épreuves de votre mémoire avec la prière de me les rendre demain matin à 10 heures à *terreur de nos accords.*" Je compris que si je le retardais d'un quart d'heure, il se croirait relevé de sa pénalité de cent francs. A 10 heures moins le quart, j'entrais dans la boutique. Une autre liste d'épreuves m'attendait, je les porterai demain matin. Rien de plus facile que de se rendre à cet atelier. Je prends les petits chars de la *via Nazionale*, qui me déposent à la place *Venezia*; de là quelques pas me conduisent à la place du *Gesu* ; et le *Stabilimento Tipografico e Libreria del Cur. Alessandro Béfani* est situé sur la *Piazza del Gesu*, à l'entrée de la petite rue, qui conduit à la *via della Botteghe*. C'est l'affaire d'une demi-heure de marche à pied, d'un quart d'heure en petits chars.

Le travail de la correction des épreuves n'est pas écrasant,

épuisant comme celui de la composition ; mais il est taquinant de minuties. Celui-là seul qui a passé par les soucis qu'entraîne le soin de stéréotyper sa pensée dans une forme qui ne variera plus, comprend ce qu'il y a de vrai dans le mot qui désigne les phases de cette évolution : *épreuves*. Il faut bien que chacun ait les siennes, le bon Dieu me faisant grâce des autres ! Bonne nuit !

Mercrèdi 23 avril.— J'attends M. Labelle ces jours-ci. Il m'écrit de Saint-Claude dans le Jura : Je suis en route pour Rome ; mais il me faut faire halte ici, à Annecy et à la Grande Chartreuse... J'arriverai à Rome vers le milieu de la semaine."

Le temps est d'un beau ravissant. Rien de plus charmant que le mois d'avril à Rome. Chaleur douce, feuille dans les arbres, fleurs dans les parterres, senteurs embaumées, lumière pourprée, ciel d'un azur immaculé : c'est le plus beau mois de l'année.

J.-B. PROULX, prè.

UN ROMAN DE LA VIE RÉELLE.

J'avais autrefois l'habitude de faire une visite hebdomadaire à l'Asile des Vieillards, confié à la garde des Petites Sœurs des Pauvres. Un jour, en passant dans l'infirmerie, je remarquai une nouvelle figure sur l'un des oreillers ; un visage doux et pathétique, encadré de cheveux blancs blanchissants. Une paire d'yeux bruns s'arrêta sur moi lorsque je m'arrêtai à côté du lit. " Venez, dit la Sœur qui m'accompagnait ; plus tard je vous raconterai son histoire. Elle est maintenant trop faible pour parler. " Quelques semaines après je vis la même vieille femme assise sur les marches de la chapelle, son chapelet à la main.

— Bon jour ! dis-je, en m'arrêtant. Vous prenez un bain de soleil ?

— *Guten Morgen* ! répliqua-t-elle, plaisamment. *Ich spreche nicht Englisch.*

Alors, découvrant que je parlais un peu sa langue maternelle, elle me fit place à côté d'elle sur le perron, et se mit à babiller d'une voix douce et basse, sur la beauté du soleil et sur les bienfaits de l'air pur. En ce moment, la Sœur qui m'accompagnait le jour de ma première rencontre avec la vieille dame, arriva près de nous portant un vieux parapluie dans sa main.

— Voyez ce que j'ai trouvé pour vous, Frau Weisman ! fit-elle gaîment, en s'adressant à l'Allemande. S'il faut absolument que vous vous baigniez dans le soleil tout le jour durant, vous devez au moins vous abriter la tête pendant les heures les plus chaudes.

La vieille femme remercia chaleureusement et ouvrit le parapluie.

— Pauvre créature ! dit la bonne Sœur, en nous éloignant. Elle fut si longtemps enfermée contre le soleil et la lumière qu'elle ne peut jamais s'en rassasier, maintenant qu'elle est libre.

— Libre ! m'écriai-je. Sûrement, cette bonne vieille, à la physionomie si douce, n'a jamais passé par la prison ?

— Oui, en prison et sous terre, enchaînée pendant près de sept ans. Ah, c'est une terrible histoire, que je n'ai pas droit de cacher. Venez dans ma chambre, je vais vous la raconter pendant que je raccommoierai.

— Un matin, pendant que j'agissais comme directrice de la maison en l'absence de la Mère Supérieure en Europe, je fus appelée à rencontrer une grosse fille irlandaise qui me dit, avec des larmes dans la voix, qu'en me rendant immédiatement dans une certaine ville distante de cinquante milles, je trouverais dans une pièce noire, souterraine d'une belle résidence, la mère du propriétaire, enchaînée à un anneau en fer fixé dans le mur.

— Mais, c'est impossible ! je connais quelque chose de ces gens-là. Le chef de la maison n'est catholique que de nom, c'est vrai ; mais la famille est bien connue, et elle n'a pu se rendre coupable d'un crime si monstrueux ?

— J'ignore si tous les membres de cette famille sont coupables, répliqua-t-elle ; mais le maître l'est. Je l'ai vu descendre dans la cave avec une lumière, et voilà comment j'ai découvert le mystère.

En l'interrogeant, j'appris que depuis longtemps la famille n'avait pu garder de domestiques, à cause d'une rumeur circulant à l'effet que la maison était hantée. Des bruits étranges avaient été entendus de temps à autre. Bridget était à la fois brave et curieuse. Un soir qu'elle dut aller dans l'appartement des vivres, elle entendit comme un sanglot venant de la cave au-dessous ; elle résolut d'en faire connaître la cause. Sans rien dire à personne, elle prit une chandelle, descendit dans le bas de la maison, et trouva sous l'appartement des vivres une grande oubliette, séparée par une cloison de la cave au charbon, L'oubliette ou la cachette était fermée à clef. Ne pouvant y pénétrer, Bridget sortit de là, fit le tour de la maison et marqua, de l'extérieur, ce qu'elle supposa être les ventilateurs correspondant à la localité de l'oubliette.

— Aviez-vous des soupçons ? lui demandai-je.

— Oui, ma Sœur, deux fois la nuit j'avais surpris mon maître descendant l'escalier extérieur, avec une chandelle à la main, et quelque chose ressemblant à un plat. J'étais à ma fenêtre, dans les ténèbres, faisant ma prière. Le lendemain au matin, il manquait quelques patates et du pain de blé-d'inde dans le cabinet de cuisine. Ce n'était pas la première fois que j'entendais des soupirs et des sanglots ; et je soupçonnais que peut-être avait-il quelque frère ou autre parent idiot qu'il lui répugnait de conduire à l'asile. Le lendemain matin, je me levai avec le jour et me rendis directement aux petites fenêtres sous l'appartement des vivres. J'allumai une couple d'allumettes et regardai à l'intérieur. Et aussi vrai que je suis vivante, j'aperçus une vieille femme, la chevelure éparpillée sur les épaules, marchant de long en large, et des chaînes cliquetant après elle. Elle m'aperçut également ; car elle se croisa les mains avec force et me regarda d'un air terriblement effrayé. Je remontai faire mes travaux de cuisine, préparai le déjeuner, lavai la vaisselle en toute hâte, et empaquetai mon butin prête à partir. La famille—homme femme et leurs deux petites filles—s'en alla à la ville ce matin-là, le cocher avec eux. Après leur départ, je furetai partout pour des clefs, et en trouvai une

cinquantaine. Après bien des difficultés, je pus ouvrir la porte et je ne pourrai jamais vous dire ce que j'ai trouvé. Ordures, guenilles et misère, et une bonne vieille femme allemande enchaînée au mur humide et limoneux. Elle ne pouvait me comprendre, ni moi non plus ; mais je pus distinguer les mots *mutter, mutter*, et je compris qu'elle était la pauvre vieille mère du maître. Je lui fit entendre par signes que je la délivrerais de ce trou, et après avoir remis la serrure à l'oubliette, je pris mes effets et m'en allai à la ville tout raconter au bon curé, un allemand. Il me crut folle, d'abord ; puis enfin il se rendit à ma prière et me donna cette lettre pour vous, ma Sœur.

Ici, elle sortit un morceau de papier de sa poche, et je lus :

“Venez chez moi sans retard.

FRIEDMAN.”

—Allez-vous venir avec moi, Bridget ? fis-je.

—Rien ne me ferait plus plaisir, ma Sœur, répondit-elle.

Arrivée chez le curé, je le trouvai convaincu de la vérité de l'histoire de Bridget. M. Weisman avait épousé quelques années auparavant une femme de réputation douteuse, responsable indirectement de l'assassinat mystérieux d'un homme. M. Weisman, qui vivait seul avec sa mère, fut soupçonné mais jamais ouvertement accusé de ce crime. Il avait fait des spéculations heureuses et était devenu riche en rien de temps. Mais après le mariage, qu'elle opposa de toutes ses forces, sa vieille mère disparut. Il annonça qu'elle était retournée en Allemagne ; mais une personne du voisinage, qui visita ce pays, n'en put trouver aucune trace. Puis, l'impression devint générale qu'il l'avait placée dans un asile pour les vieillards. Il était bien connu que sa femme exerçait une grande influence sur lui ; et comme elle n'avait jamais pu endurer la présence de la vieille femme dans la maison, le Père Friedman la croyait capable d'avoir causé son emprisonnement dans la cachette où Bridget l'avait trouvée.

—Nous devons agir avec prudence, dit le curé, ou ils nous joueront peut-être. Il y a une famille catholique ici où vous pouvez passer la nuit et demain—

—Je n'attendrai pas une heure de plus, m'écriai-je dans mon indignation. Je vais aller immédiatement trouver le coupable chez lui.

—Mais vous devez prendre des précautions, continua le prêtre.

—Ils n'oseront pas me toucher, répliquai-je. Que ce soit sa mère ou non, il y a une pauvre créature cachée dans une cave, et je vais la délivrer à tout risque.

En moins d'un quart d'heure, nous fûmes à la maison. La famille prenait son repas du soir. Nous entrâmes sans cérémonie dans la salle à manger.

—J'ai à vous dire un mot, monsieur, fis-je.

—Qu'est-ce, madame, demanda-t-il avec courtoisie, en fermant la porte derrière lui. En apercevant Bridget, il parut mal à l'aise.

—Monsieur, dis-je, je suis venue chercher votre pauvre mère que vous tenez enchaînée dans votre cave depuis si longtemps. Conduisez moi près d'elle, ou j'appelle la police.

Sans paraître le moins du monde surpris ni déconcerté, et encore moins sans nier l'accusation, il ouvrit la porte et appela sa femme. “Laura, les Petites Sœurs des Pauvres sont venues chercher la vieille femme. Je l'ai dit il y a longtemps déjà que nous aurions dû l'envoyer là.”

Mettant la main dans sa poche, il en sortit une clef, qu'il tendit à Bridget en disant : “Mon Irlandaise, c'est toi qui est la cause de ceci. Va aider

la bonne Sœur, et je souhaite à vous deux bien du plaisir dans votre cœuvrè." Puis il disparut dans la salle à manger.

Je ne puis vous décrire les horreurs de cet infâme cachot. Dieu seul sait comment la pauvre vieille a pu vivre si longtemps dans un trou aussi infect. Nous la retirâmes de sa cachette, et après lui avoir trouvé un vêtement quelconque, nous la reconduisîmes à la station, où nous prîmes le train pour revenir à l'asile.

Il fallut cinq ou six bains chauds successifs pour lui rendre sa propreté d'autrefois. Son corps était couvert d'ulcères ; mais elle ne proféra aucune plainte, préférant endurer le mal que de garder sa saleté. Elle nous raconta son histoire, qui coïncidait avec le récit du curé. La femme de son fils ne lui donnait aucun moment de répit, et elle l'entendit un jour parler ainsi à son mari : "Tue moi donc cette vieille Hollandaise. Un bon coup sur la tête suffira. Elle résolut alors de partir. Mais le lendemain, en se réveillant, elle se trouva enchaînée dans la cave. On l'avait probablement droguée pendant son sommeil. Je crois qu'elle était au fait de quelque crime commis par son fils, et ne voulant pas la tuer directement, il l'enferma dans sa maison plutôt de risquer qu'elle parlât dans un asile quelconque. Il aurait dû mieux la connaître. Elle le blâme à peine, mettant tout sur le compte de sa femme. Il avait été bon fils pour elle—jusqu'à son mariage. Maintenant vous savez pourquoi la pauvre créature aime tant le soleil. Elle ne peut s'en rassasier.

La pauvre vieille mère mourut peu longtemps après. Informé du fait, son indigne fils répondit : "Vous ai-je envoyé la vieille femme ? Maintenant qu'elle est morte, vous m'écrivez, avec l'espoir sans doute que je vais vous envoyer de l'argent. Pas un sou."

Son cœur changea, cependant. Quelques années plus tard, les Sœurs reçurent un paquet contenant dix billets de cent dollars chacun. Dans l'enveloppe, était un petit papier portant ces mots : "Priez pour un pécheur mourant." La semaine suivante, les journaux annonçaient le décès du fils de la malheureuse Frau Weisman. Ce fait confirma leurs soupçons : que l'argent venait de ce fils ingrat, frappé de remords à sa dernière heure, qui avait dû être terrible.

Moniteur acadien 26 1 92,

ÉPITAPHE

DE M. DE LA FONTAINE

FAITE PAR LUI-MÊME

JEAN s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant trésor chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser
Deux parts en fit, dont il voulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

BIBLIOTHÈQUE DE FAMILLE.

III

LIVRES A L'INDEX.

Enfin, pour montrer aux femmes vraiment chrétiennes l'importance exceptionnelle du sujet que nous traitons, nous ne saurions mieux faire que de leur rappeler la législation officielle de l'Église à cet égard. Il n'y a peut-être pas de nos jours un point de doctrine plus ignoré ou plus oublié ; et pourtant le langage de l'Église est conçu en des termes qui doivent inspirer de la prudence. Cette Mère sage et expérimentée s'est émue du ravage que font dans les âmes les lectures erronées ou malsaines ; et comme tous les avertissements de la charité étaient devenus insuffisants à empêcher un si grand mal, elle a institué une congrégation spéciale, dite de l'*Index*, laquelle est chargée par le Souverain Pontife de l'examen des livres ; et, s'ils sont jugés condamnables, l'Église en défend la lecture, sous les peines les plus graves. Ces peines s'appliquent à ceux qui impriment ces livres, à ceux qui les vendent, ou qui les lisent, ou qui les gardent. Nous savons, que malgré les défenses formelles de l'Église, une foule de chrétiens se permettent toutes les lectures qui se présentent ; nous savons même que la perversité d'un grand nombre va jusqu'à ce point, de trouver dans la condamnation même que fulmine le saint Tribunal de l'*Index* contre un livre mauvais, un sujet de curiosité ; ce qui faisait dire à un renégat, il y a quelques années, que la condamnation de son livre par l'Église lui avait fait réaliser un bénéfice net de 60,000 fr. Nous savons enfin que ce mépris de la loi de l'Église tend à se répandre de plus en plus ; et que chacun se tranquillise sur les plus faux raisonnements, de toutes les condamnables imprudences qu'il commet par ces lectures.

Mais la grandeur du mal montre bien que l'Église a eu raison de s'en émouvoir ; l'obstination de tant d'âmes chrétiennes à se nourrir de ces livres empoisonnés, malgré les peines édictées, montre bien que ces peines ne sont pas trop rigoureuses ; et Dieu ne sera pas injuste en traitant avec sévérité ceux que ni les avertissements, ni les menaces, ni les foudres de l'Église n'ont su éloigner du mal. Si tant d'âmes perdent la foi, si parmi celles qui conservent la pratique extérieure de la religion, un si grand nombre n'a plus l'esprit chrétien, s'en faut-il étonner ? Il serait étrange, en vérité, que Dieu conservât miraculeusement la foi et la pureté, de ces âmes qui vivent dans l'imprudencé la plus volontaire, la plus obstinée, la plus méprisante !

Aussi ne pourrait-on recommander trop instamment aux femmes chrétiennes de considérer la composition de la bibliothèque de famille comme l'un des points sur lesquels doit se porter la plus spéciale attention de leur zèle, pour conserver au foyer les sentiments religieux.

H. CHAUMONT, Ptre.

Le ROMAN d'une SŒUR.

MARTINE.

(Suite)

XXI

Les longues soirées d'hiver étaient commencées. Je les employai utilement.

M. Félix Launay que mon père s'était attaché après sa rupture avec André pouvait devenir mon époux, mais je renonçai au mariage, réservant mon avenir aux enfants de Rose.

Melle Julie Chesnay me parut digne de M. Félix. Je travaillai tant et si bien que je fis avec eux le plus heureux des mariages. La reconnaissance me les attacha et ils me rendirent une multitude de services dans les années qui suivirent.

Rose écrivait rarement.

M. Launay fit un voyage à Paris et n'apporta guère de bonnes nouvelles. Les affaires d'André promettaient toujours mais n'avançaient à rien. Rose menait haut la vie.

Un jour mon père dut payer pour André un faux billet que ce misérable avait forgé. Mon père avait payé pour sauver l'honneur de la famille ; cette fourberie cependant le contrista et abrégéa ses jours ; il mourut dans mes bras, résigné et en pardonnant.

Sur ces entrefaites j'appris qu'André et Rose, après de mauvaises affaires avaient quitté Paris secrètement. Je fus deux ans sans avoir de nouvelles. Enfin le mystère fut dévoilé. Une lettre de Rose, datée de Gênes, me demandait.

XXII

Je résolus immédiatement de partir.

Julie voulut à tout prix m'accompagner.

Nous partîmes le lendemain, Julie et moi. M. Launay vint nous conduire dans sa voiture jusqu'à Rennes. Il ne nous quitta pas sans nous recommander une grande prudence. Son regret était extrême de ne pouvoir nous accompagner.

Enfin, nous étions en route ! Bientôt la ligne de fer remplaça la lourde diligence ; mon cœur se dilata, cette rapidité de locomotion s'accordait avec mon impatience d'arriver.

Du voyage, je ne me rappelle rien. Les sites passaient devant mes yeux sans qu'ils pussent distraire mes facultés tendues vers un but unique : Gênes ! Gênes seule existait pour moi ! Nous y arrivâmes enfin.

“ Encore quelques instants ”, me disais-je, et je tremblais d'impatience. Nous eûmes quelque peine à trouver l'hôtel désigné par Rose. Il était situé dans un quartier peu fréquenté des étrangers. Son apparence était sordide, mais j'y entrai bravement. N'allais-je pas pouvoir en emmener Rose sur-le-champ ?

L'hôte, un homme à figure un peu sauvage, s'avança vers nous. Je demandai la comtesse de Fabry. C'était le nom que Rose portait là.

— Ah ! ah ! répliqua l'hôte d'un mauvais français mêlé de de mauvais italien, la signora Fabry ! C'est donc vrai qu'elle a encore des amis ? Je croyais qu'elle mentait et cherchait à me tromper, comme celui qui se dit son mari a si bien su le faire ! Alors, vous me paierez ce qu'ils me doivent tous les deux ?

— Oui ! oui ! ne craignez rien..... seulement, conduisez-moi vite auprès de ma sœur

— Ah ! ah ! la signora Fabry est votre sœur. Eh bien ! je la croyais une fameuse aventurière ! Ah ! vous me paierez, bien vrai ?

— Monsieur, dit Julie d'une voix ferme, ce n'est pas le moment de parler de ce que peut vous devoir Mme de Fabry. Soyez tranquille ; tout ce qui vous est légitimement dû sera payé. Seulement, cette dame est malade et nous voulons la voir au plus tôt.

— Ah ! malade ! ah ! oui, pour ça c'est vrai. Depuis la naissance de son dernier petit enfant, elle tousse que cela fait frémir à entendre. Allons, venez ! Ah ! vous me paierez, bien sûr. Je n'y comptais plus et il y a longtemps que, sans sa

troupe d'enfants, j'aurais mis la signora à la porte. Mais je suis bon, moi !

L'hôtelier parlait tout en montant un escalier noir, raide et rendu glissant par les débris de toute sorte qui l'encombraient. Nous arrivâmes, à notre grand soulagement, dans un assez large corridor où la marche était plus facile. Le son d'une toux opiniâtre et des voix d'enfants, nous indiquèrent la chambre de Rose.

Julie, m'arrêtant, me prit la main avec effusion :

— Je vous laisse, Martine, dit-elle. Je ne dois pas assister à cette première entrevue. Il faut ménager l'amour-propre de votre sœur, votre aide ne lui en paraîtra que plus douce. Lorsque vous aurez embrassé vos neveux, envoyez-les moi, je les amuserai pendant que vous causerez avec Mme Rose.

— Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers l'hôtelier, avez-vous une chambre où je puisse attendre ?

L'homme répondit en ouvrant la porte d'une grande pièce : Julie y entra en me faisant un signe amical. J'attendis encore un instant. Mon cœur battait avec une telle violence, que je craignais de ne pouvoir articuler une seule parole.

J'entrai enfin. J'aperçus confusément des petites têtes brunes et blondes, puis un visage pâle dont le regard me pénétra l'âme.....

— Rose ! ma sœur ! m'écriai-je

— Martine ! dit-elle dans un sanglot...

XXIII

Je l'avais retrouvée !... Sa tête reposait sur ma poitrine... Comme aux jours de son enfance et de sa première jeunesse, elle s'abandonnait à mon étreinte, confiante, apaisée, tranquille. Chaque fois qu'une toux sèche secouait ses membres dans un spasme convulsif, il me semblait que sa douleur pénétrait mon être tout entier.

Dans la ferveur de mon amour, je suppliais Dieu de ne pas m'enlever celle qu'il me rendait après une aussi cruelle attente, et chaque fois que, timidement, Rose voulait parler, je lui fermais la bouche par un baiser.

— Ne dis rien encore ! lui répétais-je. Laisse-moi à mes pensées. J'ai besoin de m'habituer à la réalité de notre réunion.

Il me serait impossible de dire combien de temps nous restâmes ainsi enlacées. Une douce main caressant mon visage me rappela que ma sœur n'était pas seule.

— C'est moi, tante Martine ! me dit la petite Rose. Paul et René n'osent pas venir t'embrasser. J'ose bien, moi !

Quelle joie ! Avec un élan passionné, j'embrassai l'enfant et ses deux frères.

— Tu oublies Pierre et aussi Julie, reprit la petite fille.

— Julie ! répétais-je surprise.

— Mais oui, ma petite sœur, dit-elle en m'attirant dans un coin de la chambre, où un petit garçon de trois ans environ et une petite fille de deux ans se roulaient sur une natte.

— Maintenant, continua l'enfant d'un air mystérieux, il faut, tante Martine, que tu voies aussi mon dernier petit frère. Si tu savais comme maman a pleuré en nous disant qu'il était né ! et que c'était un pauvre petit malheureux ! N'est-ce pas que ce n'est pas un petit malheureux ? Papa reviendra bientôt et le méchant homme d'en bas ne criera plus pour nous effrayer. Papa n'est pas bon, non plus, mais maman nous a dit qu'il avait beaucoup de chagrin ! Il reviendra bientôt, n'est-ce pas, tante Martine ? Et alors il sera tout à fait bon, peut-être ? Il n'aura peut-être plus de chagrin ?

Je ne pouvais répondre, j'étais trop oppressée.

Le naïf langage de cette enfant me révélait tant de douleurs, tant de misères...

Je soulevai le voile recouvrant le visage du nouveau-né, chétive créature qui ne semblait pas destinée à vivre longtemps. Je baisai ses yeux fermés, ensuite revenant vers ma sœur :

— Pauvre Rose, dis-je, combien tu as dû souffrir !

— Ah ! Martine, c'est affreux. J'expie cruellement mes fautes...

— Chut ! tout à l'heure nous parlerons à loisir.

— Venez, mes chers petits, dis-je aux enfants. Je vais vous conduire auprès d'une dame bien bonne, bien aimable, qui vous amusera, vous donnera des bonbons et une foule de jolies choses.

Il ne fallut pas moins que ces promesses pour décider les quatre aînés à me suivre dans la chambre où m'attendait mon amie. J'y menai aussi la petite Julie.

— Voilà, dis-je à mon amie, une fillette que je vous recommande particulièrement : elle porte votre nom.

Une table bien garnie de friandises avait été dressée sur la demande de Julie, qui me répondit en s'emparant de l'enfant et en installant les autres petits devant ce repas improvisé. Je pouvais être tranquille. Je retournai près de ma sœur.

J'aurais voulu éviter à Rose un pénible retour sur le passé. Je n'aurais voulu savoir que ce qui pouvait être indispensable à éclairer sa situation ; mais ma sœur regardait la confiance qu'elle voulait me faire comme un soulagement pour son cœur. Je la laissai donc parler.

XXIII

— Je n'insisterai pas, me dit-elle, sur la visite que M. Launay nous fit en ton nom. J'aurais dû voir dans cette démarche une marque de ta vive sollicitude. Je la traitai légèrement, avec raillerie même. J'étais folle, pardonne-moi.

Je croyais notre position très belle. André ne me refusait rien, approuvait mon amour du plaisir. Ne voulant pas prendre la peine de réfléchir sérieusement, je me trouvais heureuse ainsi.

Un jour cependant André m'avoua que nous étions ruinés depuis longtemps, que son crédit ne subsistait plus que d'expédients, qu'il avait commis des actes pour lesquels la justice le punirait, sans doute. Il termina en m'annonçant son départ.

— Et mes enfants et moi ? lui dis-je, atterrée.

— Tu retourneras à Iffendic.

— Jamais.

— Pardonne-moi ce mot, Martine l'orgueil me le dictait. Retrouver près de toi que j'avais méprisée, il m'en eût trop coûté. Je suppliai André de ne pas m'abandonner ; il aimait ses enfants, il luita faiblement.

Malgré tout, d'ailleurs, il avait conservé l'espoir de dominer la mauvaise fortune. Il se rappelait que, deux ans auparavant, un comte italien lui avait témoigné beaucoup d'amitié et l'avait fort engagé à faire le voyage de Lombardie où, lui disait-il, de grandes entreprises industrielles pouvaient être tentées. C'est donc en Lombardie, à Milan, qu'André avait résolu de se rendre. Il fallait pour ne pas éveiller les soupçons, que notre départ fût soudain et bien concerté.

André décida qu'il se mettrait en route le soir même avec Paul, l'aîné de nos enfants. Je partirais, moi, le lendemain matin avec René et Rose. Une jeune domestique, à laquelle je pouvais me fier, se chargerait de Pierre qui, alors, était à peine âgé d'un an. Elle me suivrait sans paraître m'accompagner et monterait dans une autre voiture que celle que je prendrais moi-même. Ainsi dispersés, nous avions des chances d'échapper à la curiosité. Nous y échappâmes, en effet.

Il sembla tout d'abord que la fortune allait, à Milan, nous redevenir favorable. Cependant André avait été déçu. Le comte, dont il attendait une protection efficace, était parti pour un long voyage en Asie. Mon mari n'eut pas l'air d'être découragé, il loua un bel appartement et nous vécûmes d'une façon assez large pendant plus d'une année.

De temps en temps, André partait pour quelques jours ; chaque fois, il revenait très joyeux et se vantait de la conclusion d'affaires excellentes.

Ma petite Julie naquit pendant cette année. André donna des fêtes magnifiques pour célébrer son baptême. Je commençais, malgré toutes les apparences, à m'inquiéter ; mon ancienne étourderie avait disparu, l'avenir de mes enfants me préoccupait. Mon anxiété augmenta lorsque ma servante me dit un jour qu'elle était obligée de me quitter. Je l'interrogeai ; elle m'avoua que son fiancé, employé des douanes, lui avait expressément recommandé de quitter la maison d'un joueur aussi mal famé que l'était André.

J'avais l'explication de la conduite de mon mari. Je me rendais compte des manières équivoques des gens qu'il fréquentait. Je voulais faire des représentations, André les accueillit fort mal. Il m'accusa de l'avoir poussé à la ruine par mon luxe, mon insouciance. Il s'emporta jusqu'à me dire que j'étais libre de le quitter, de retourner en France ; quant à lui, il voulait agir à sa guise. Enfin, enivré de colère, il me maudit, maudit nos enfants et jura qu'il voudrait nous voir morts.

Ces cruautés me brisèrent. L'expérience m'était venue. Je souffrais, non pour moi, mais pour nos malheureux enfants.

Bientôt je m'aperçus clairement que nous étions signalés comme des aventuriers.

Nous partîmes clandestinement encore.

Nous arrivâmes ici, à Gènes. J'hésitais beaucoup à loger dans

cette maison, dont la tenue et l'aspect m'effrayaient. André me dit avec colère qu'il nous faudrait nous séparer, si je ne lui obéissais. Son caractère était absolument changé, il perdait peu à peu jusqu'au respect de lui-même. Plusieurs fois il revint dans un état dégradant. Il vivait avec l'hôte sur un pied de familiarité qui me surprenait, car cet homme est des plus grossiers.

J'entendis, une nuit, frapper à la porte de notre logement un coup très violent. André se trouvant absent, je demandai si c'était lui qui frappait ainsi. Un déluge d'invectives me répondit. Je reconnus la voix de l'hôte ; il maudissait mon mari, me maudissait moi-même ; il s'accusait de trop de simplicité, disant que nous l'avions indignement volé. Pour éviter le scandale d'une pareille scène, je me décidai, malgré ma frayeur, à ouvrir la porte.

CHUTE DU CABINET FRANÇAIS

Le cabinet Constans-Freycinet a cessé de vivre, après un an, onze mois et un jour. C'est, depuis la chute de l'Empire, le plus âgé des ministères français, après celui de Jules Ferry. Ce ministère n'était pas en odeur de sainteté :

“ Il est tombé bêtement, dit le *Bien Public*, comme un idiot entre deux chaises—entre les radicaux qu'il ne consentait pas à satisfaire et les conservateurs qu'il ne voulait pas rassurer.

Sa chute est le châtement mérité de sa lâcheté, de sa duplicité, de son hypocrisie.

Il avait la volonté de faire le mal et il n'osait pas l'avouer ; il voyait, d'autre part, les avantages évidents de la pacification politique, sociale et religieuse et il n'avait ni les convictions, ni la virilité nécessaires pour s'orienter de ce côté. C'était un ministère d'égoïstes et de tripoteurs, comme bien d'autres du reste, et sa chute ne laissera guère que des regrets directement intéressés.

Ce qui a précipité la chute du ministère, c'est son attitude équivoque, dépourvue de toute franchise dans la question religieuse. Tout en faisant voter les droits d'accroissement qui ruinent les communautés religieuses et en appliquant les lois séculaire et militaire avec la dernière rigueur, le cabinet de Freycinet se déclarait partisan de la pacification religieuse.”

Les radicaux ne voulaient plus de ce ministère qui n'allait pas assez loin ; les conservateurs n'en voulaient pas non plus parce qu'il menaçait la liberté d'association.